

LA RIVE DANS LE NOIR

MARIE VIALLE & PASCAL QUIGNARD

REVUE DE PRESSE

AU 24 MARS 2017



Plan
Bay

CONTACT PRESSE

Dorothée Duplan & Flore Guiraud, assistées d'Eva Dias
21 rue du Grand Prieuré
75011 Paris

01 48 06 52 27
bienvenue@planbey.com
www.planbey.com

France Inter – *Le Masque et la Plume*, émission présentée par Jérôme Garcin

Coup de cœur de Jérôme Garcin en fin d'émission avec annonce de la tournée.

Diffusé le dimanche 26 février 2017 à 20h (durée : 1 minute).

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-26-fevrier-2017>

France Culture - *Les Conseils du week-end*, émission présentée par Caroline Broué

Critique de *La Rive dans le noir* et annonce de la tournée.

Diffusé le samedi 21 janvier 2017 à 7h08 (durée : 4min20).

<http://bit.ly/2j5rodB>

France Inter – *L'heure bleue*, émission présentée par Laure Adler

Pascal Quignard invité avec pastille sonore du spectacle

Diffusé le lundi 24 octobre 2016 à 20h (durée : 1 minute).

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-24-octobre-2016>

France Inter - *Ca peut pas faire de mal*, émission présentée par Guillaume Galienne

Lecture par Guillaume Galienne d'un extrait de *La Rive dans le noir* avec annonce des dates à Avignon.

Diffusé le samedi 25 juin 2016 à 12h (durée : 6min12).

<https://www.franceinter.fr/emissions/ca-peut-pas-faire-de-mal/ca-peut-pas-faire-de-mal-25-juin-2016>

RFI - *Rendez-vous culture*, émission présentée par Muriel Maalouf

Chronique autour de *La Rive dans le noir* avec interview de Marie Vialle.

Diffusé le jeudi 14 juillet 2016 à 7h.

<http://www.rfi.fr/france/20160714-avignon-rive-noir-pascal-quignard-marie-vialle>

France Bleu Vaucluse - *Sujets culture*, émission présentée par Michel Flandrin

Billet autour de *La Rive dans le noir*.

Diffusé le mardi 12 juillet 2016 à 8h35.

France Inter – *Le Masque et la Plume*, émission présentée par Jérôme Garcin

Coup de cœur d'Armelle Héliot en fin d'émission.

Diffusé le dimanche 10 juillet 2016 à 20h (durée : 40 secondes).

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-10-juillet-2016>

PROMO TÉLÉ

France 5 - *La Grande Librairie*, émission présentée par François Busnel

Invitation de Pascal Quignard pour son livre *Performances de ténèbres* et évocation de *La Rive dans le noir*.

Diffusé le jeudi 26 janvier 2017 à 20h50 (de 48min40 à 1h02).

http://www.france5.fr/emissions/la-grande-librairie/diffusions/26-01-2017_547957

Culturebox - *Des mots de minuit*, émission présentée par Philippe Lefait

Interview de Marie Vialle dans le cadre de la rubrique Mot à mot avec diffusion d'extraits de *La Rive dans le noir* et de *Princesse Vieille Reine*.

Sujet diffusé le samedi 16 juillet 2016 (durée : 20min33).

<http://culturebox.francetvinfo.fr/des-mots-de-minuit/avignon/mot-a-mot-la-rive-dans-le-noir-marie-vialle-fait-comme-l-oiseau-a-avignon-243097>



«La Rive dans le noir» © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

IN LA RIVE DANS LE NOIR

MISE EN SCÈNE PASCAL QUIGNARD ET MARIE VIALLE CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON JUSQU'AU 14 JUILLET 18H.

«Tout débute par une disparition ; celle d'une femme, Carlotta, qui emporte avec elle un mouvement qu'on ne pourra plus montrer, des voix qu'on ne pourra plus entendre.»

SONGE D'OISEAUX NOCTURNES

— par Julien Avril —

Il est des représentations qui sont comme des rêves de voyage. On quitte la terre qui nous abrite et on s'aventure dans l'inconnu. Cela demande un effort, c'est vrai. Il faut habituer notre regard à la pénombre. Il faut tendre l'oreille et le cœur, et laisser notre désir de rationalité prendre du repos. Mais le jeu en vaut la chandelle, et le songe qui nous est proposé nous laissera avec le sentiment d'avoir tout réglé sans avoir rien compris.

Le poète est là. Il lit ou dit ses textes. Il évoque la mémoire. Il nous parle de Messiaen en jouant quelques notes au piano. L'actrice entre, comme il est beau d'entrer sur scène, venir de l'ailleurs avec quelque chose en soi qui veut sortir et qui est appelé à être dit ou accompli : un cri. Je pense à ces après-midi passés chez mon grand-père, lui à sa table de travail, et moi enfant, arrivant du grenier, l'interrompant toujours avec un objet ancien, un vieux vêtement pour costume, une trouvaille qui faisait de moi quelqu'un d'autre. Et je retrouve la même bienveillance dans le regard de Pascal Quignard lorsque Marie Vialle s'avance vers lui, apprêtée pour évoquer l'animal, le fantôme, le conte, l'être cher qu'on a perdu. Une grande délicatesse se dégage de la relation entre le vieil homme et la femme qui joue à jouer, à prendre forme, comme une enfant.

La scène semble elle aussi prise d'envies de métamorphose. Avec subtilité, la lumière change, et c'est un tout nouveau relief qui se dessine. On croirait le sol changer de nature, passant de l'humus au sable, les murs se déplacer évoquant tour à tour un pédales de granit, une forêt d'arbres centenaires, les bâtisses de la ville. L'image vidéo,

ce nouvel outil dont la présence ne se discute plus puisqu'il est celui de notre temps, est utilisée ici pour évoquer ce qu'il y a de plus archaïque dans la représentation : la peinture rupestre. Et c'est du mélange de l'ombre et de la lumière, gratté sur la surface de l'écran, qu'apparaissent comment par magie les deux totems, oiseaux protecteurs qui veilleront sur nous le temps de ce voyage : la chouette et le corbeau. Quelle agréable surprise de les voir se joindre à nous, en chair et en os, le temps d'un jeu ! La chouette déploie ses ailes gracieuses pour rejoindre le bras de l'artiste et gagner sa récompense. Son cri résonne comme un chant aphonie imperceptible à l'oreille humaine. Le corbeau semble vouloir écrire de son bec sur la feuille, piquant la graine à chaque page tournée. Pure présence et imprévisibilité.

Je m'interroge souvent sur ce qui est représenté lorsque nous évoluons dans le champ de la poésie, et pas dans celui du drame. Quel genre de rituel est-on en train d'accomplir ? Pourquoi sommes-nous rassemblés dans la pénombre ? Pour entendre des mots ? Pour faire fonctionner ensemble notre boîte à images intérieure ? Non. Une lecture y suffirait. Ici, les mots font partie des rouages d'une mécanique bien plus complexe et raffinée. Lorsque trop souvent les spectacles dits « poétiques » ne consistent qu'à l'enchaînement d'une suite de textes avec, à chaque séquence, une petite solution scénique qui vient illustrer ou apporter un contrepoint au contenu du poème, « La Rive dans le noir » se contemple du haut de la crête comme un vaste panorama nocturne. Mettre en scène, c'est traduire, dit-on. Or ici la poésie n'est pas ce qui se perd dans la traduction. Ce spectacle est un poème, un chant d'amour. « Ce qu'on ne peut pas faire en écrivant, quand on est en train d'écrire, c'est chanter. »

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER



La Rive dans le noir mise en scène et interprétée par Pascal Guignard et Marie Vialle. PHOTO CHRISTOPHE RAJNAVO DE LAGE

Pénombre La comédienne Marie Vialle et l'écrivain Pascal Guignard envoûtent leur public, entraîné dans une grotte bruissante de voix animales et défuntes.

Par
ANNE DIATKINE

Marie Vialle, c'est une voix. Une voix changeante, avec des intonations tantôt enfant, tantôt pleine de précautions, tantôt impérieuse, tantôt mère infernale, tantôt oiseaux et il faudrait être capable de repérer quels animaux sortent de son corps, lorsque s'en extrait pendant un temps suspendu, aussi bien le hululement de la chouette chevêche qu'une multitude de bruits de grenouilles, peut-être le hurlement d'un loup, et pourquoi pas celui, plus inquiétant, d'une corneille? Très vite, les mots manquent pour décrire le concert des animaux qui signe sa première apparition sur scène dans *la Rive dans le noir*, et on se souvient alors

justement que *le Nom sur le bout de la langue* est le titre d'un autre texte

de Pascal Guignard, première rencontre de l'actrice avec l'écrivain, qui accepta en 2004 qu'elles s'approprient son conte. En réalité, bien sûr, la performance de l'actrice lors de cette symphonie animale vise moins l'imitation que la métamorphose, et à ce moment du spectacle, il s'agit d'un double envoûtement : celui d'une actrice par une autre espèce, et celui des spectateurs pour une femme chaman, intermédiaire entre la rive des autres mondes, et nous, les spectateurs. Marie Vialle, c'est un corps. Et une solution de continuité entre la danse et le quotidien, l'artifice et le naturel, le personnage et ce qu'elle est.

Origine prélangagière

Elle, en robe-crème, enveloppante et souple, accroupie, repliée, puis se déployant et renversant sa gorge en arrière, qui est-elle quand elle joue? Lorsque Marie Vialle reprend la syntaxe du langage humain, pour dire posément «*je vais vous refaire le sanglot*», et part en longs pleurs, on s'étonne de notre propre étonnement. On s'était habitué à ce qu'elle s'exprime bestialement. Elle s'allonge sur le dos, complètement détentue. Pourquoi croit-on qu'à chaque fois qu'un acteur se couche sur une scène, il est susceptible de s'endormir? Est-il là, tapi dans la pénombre de la scène – une grotte –, Pascal, comme elle le nomme une seule fois dans la pièce, en lui demandant s'il veut bien «*faire son enfant*», comme elle a précédemment «*fait*» les animaux? C'est un spectacle absolument cohérent, alors



même qu'il est constitué de bribes et que nul récit ne l'enclasse. Un spectacle qu'on tue, dès qu'on le réduit en mots pour le décrire puisque ce que cherchent en commun l'écrivain et la comédienne semblent d'atteindre la rive d'une origine pré-langagière, que ce soit celle de l'enfance au sens étymologique ou celle de la préhistoire.

La scène est dans l'obscurité lorsque le spectacle commence. Elle le restera. Il s'ouvre sur Pascal Quignard, assis derrière une petite table rectangulaire et lisant à voix

haute ce qui est écrit sur des pages blanches format A4. Côté cour, près de la table, un piano, sur lequel l'écrivain jouera à plusieurs reprises, notamment *les Ombres errantes* de Couperin. Intimité des mots, voix un peu tremblante : «*Il est des choses qui blessent l'âme quand la mémoire les fait resurgir.*» Aucune affectation dans ce texte lu, qui ira vers de plus en plus de simplicité. L'écrivain ne joue pas, il est lui. «*Un jour, on retombe dans son symptôme*», écrit-il dans la note d'intention. Sur scène, vers la fin du spectacle : «*Enfant, je refusais de manger à la table familiale. On me mettait seul, dans une pièce, à manger, dans le noir. On refermait la porte, je mangeais.*»

Premier pas dans l'air

On est dans une grotte, il y a une chouette sur la paroi, l'écrivain tient le pochoir à la main. On est dans un conte où une mère tente d'empoisonner son enfant avec une pitta qu'elle lui a donnée après l'avoir chassé. On est avec un bébé chouette qui semble faire ses premiers pas dans l'air entre ses deux parents et le lien entre l'actrice et l'écrivain est alors maximal – «*on ne voulait pas que les animaux fassent les singes savants, on ne voulait pas*

les domestiquer, on voulait être à égalité», nous expliquera la comédienne. Rien d'automatique ni d'obligatoire dans les mouvements de la petite chouette qui semble être une émanation de la paroi du décor et de la grotte Chauvet ou de la déesse Athéna. Et rien de plus beau que la concentration de Marie Vialle, de Pascal Quignard, et du public face à l'imprévisible et à la liberté de son vol. Pascal Quignard a conçu cette performance après la mort de sa mère et celle de Carlotta Ikeda, danseuse butô avec qui il avait créé *Médée* en 2012. Les derniers mots du spectacle sont une supplique adressée à sa mère : qu'elle dise, en delà de la mort, rien qu'une fois, sans hurler, sans mordre, dans le pavillon de son oreille, son prénom. L'écrivain, qui était déjà apparu sur scène à la table avec Carlotta Ikeda, n'avait jamais été sur un plateau, sans la protection d'un texte, avec pour seul viatique «*l'angoisse motivée*» de la scène. Pour lui, comme sans doute le bébé chouette, c'est une première. ◀

LA RIVE DANS LE NOIR

m.s. et interprétation MARIE VIALLE et PASCAL QUIGNARD
Jusqu'au 14 juillet à la chartreuse de Villeneuve-lèz-Avignon.

La Rive dans le noir

  **THÉÂTRE** Pascal Quignard se réfugie souvent dans l'ombre, pour retrouver la lumière : *Tous les matins du monde, les Ombres errantes*, son spectacle dansant *Medea...* En retrait, comme observant le monde depuis sa grotte, l'auteur explore tout ce qui n'est pas, mais qui est là quand même ; le silence, l'absent, la perte... Dans *la Rive dans le noir*, qu'il appelle aussi « *performance de ténèbres* », la première phrase donne le ton : « *Il est des choses qui blessent l'âme, quand la mémoire les fait ressurgir.* » Vêtements noirs, petites lunettes rondes, il forme avec la comédienne Marie Vialle, déguisée en animal fou, un duo intense qui, sans trop de mots, met en scène l'inconscient, invoque des nuits d'angoisse, soupire des souvenirs d'enfance. Pour que le spectacle prenne, surtout, ne cherchez pas d'histoire. Il faut se laisser aller, aux bruits, aux corps, au piano où l'écrivain joue du Couperin, à cette mélancolie de l'âme, qu'il examine si bien.  **ALICE BABIN**

En tournée jusqu'au 16 mai
à Malakoff (92), Ibos (65),
Tours (37), Bordeaux (33),
Hérouville-Saint-Clair (14),
Aix-en-Provence (13)...



RICHARD SCHROEDER

LA RIVE DANS LE NOIR



THÉÂTRE 71

3, place du 11-Novembre, Malakoff (92)

TÉL. : 01 55 48 91 00.

HORAIRES : mar., ven. 20 h 30,

mer., jeu., sam. 19 h 30.

PLACES : de 10 à 27 €.

DURÉE : 1 heure.

DATES : du 28 févr. au 4 mars.

Il ne s'agit pas d'un spectacle
– et pourtant il y a beaucoup à voir !
Il ne s'agit pas de théâtre, de littérature,
de musique et pourtant il y a du théâtre,
de la littérature, de la musique
pour donner son épaisseur et sa poésie,
sa grâce et son mystère, à ce moment
étrange, envoûtant. *La Rive dans le noir* est
sous-titré « *Une performance de ténèbres* ».
On y retrouve deux artistes que lie
un pacte : ils font naître ensemble des
morceaux de théâtre et de poésie. Il y a un
homme, réputé écrivain, Pascal Quignard.
Mais il est également musicien et ici,
il joue sur le plateau son piano droit noir.
Il joue *Les Ombres errantes*
de Couperin et les *Chouettes* de Messiaen.
Il y a une femme, Marie Vialle, réputée
comédienne. Elle est là, dans les robes
sculptées de Chantal de La Coste qui
modèle la scénographie, l'espace
mouvant où surgit aussi l'essentiel Tristan
Plot, éducateur d'oiseaux.
On plonge dans un bain énigmatique.
Une caverne. On s'enfonce dans
ce monde d'une beauté envoûtante.
On écoute. On croit voir. On distingue.
Les frôlements d'aile et les cris de fée
nervalienne de Marie Vialle, les notes.
On est ensorcelé. ■

ARMELLE HÉLIOT



HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

Dès son entrée en scène, tout de noir vêtu, on sent qu'il a le trac. Le si beau trac des comédiens. Lui qui n'a jamais été un cabot, qui a toujours boudé la société du spectacle, qui se méfie de la lumière artificielle et a fait le choix du jansénisme contre le mercantilisme, affronte le public avec une excitation tempérée par l'émotion. Ainsi donc, Pascal Quignard, cet écrivain austère et magnifique, se refuse à son époque, mais se donne sur les planches. A bientôt 69 ans, il va de théâtre en théâtre, du Festival d'Avignon à la Comédie de Caen, du 104 parisien au Parvis de Tarbes (il sera au Théâtre 71 de Malakoff, du 28 février au 4 mars, et à l'Olympia de Tours, du 21 au 24 mars), pour mettre son cœur à nu et son corps en suspens. Dans « la Rive dans le noir », qu'il appelle « *une performance de ténèbres* » et qui emprunte au nô, l'auteur de « Tous les matins du monde » libère tout ce dont ses livres sont pleins, et qui ne demandait qu'à être incarné. Comme jailli d'une de ses pages, un corbeau volette jusqu'à lui et réclame ses graines. Une chouette effraie, mais rassurée, vient se poser sur son poing ganté de cuir tandis que son autre main glisse dans le bec un blanc de poulet ou une souris vivante. La comédienne Marie Vialle entre en transe pour exprimer les cris d'un bestiaire fou avant de porter un masque de hibou. Pascal Quignard, lui, a un œil de rapace et le profil de Noé dans son arche. Il s'inspire des oiseaux pariétaux de Lascaux et Chauvet, projetés en ombres chinoises, avant d'entamer un Couperin au piano et de lire une fable à sa table. Etonnant, indéfinissable, bouleversant spectacle où sortent prudemment de la nuit, tels de « *petits copeaux d'éclats de douleur* », les souvenirs de l'enfant qu'il fut, mutique, anorexique, affamé, dépressif, détesté par sa mère et pour qui seule l'obscurité était alors un refuge. A la fin, on ne sait plus si on applaudit l'écrivain du « Nom sur le bout de la langue », l'acteur de soi et d'un soir, le fauconnier amateur, ou le petit Pascal devenu grand, que la scène a affranchi de ce qui l'oppressait et rendu enfin « heureux ». C'est ce qu'il écrit dans « Performances de ténèbres » (*Galilée, 26 euros*) : « *Je prends ma revanche sur ce qui déroutait tellement les premiers temps de ma vie.* » Et il le fait sans dialogues ni psychologie, en célébrant, avec Marie Vialle, « *une liturgie archaïque d'enfants orphelins de la mère originaire, abandonnés de la grotte elle-même* ». On regrette seulement que, trop modestes, le corbeau et la chouette ne viennent pas saluer.

J. G.

"La Rive dans le noir", l'un des succès du dernier Festival d'Avignon

Marie Vialle et Pascal Quignard nous entraînent dans un spectacle enchanteur et enchanté. Une merveille à voir au Centquatre à Paris jusqu'au 18 janvier.

PAR BRIGITTE HERNANDEZ

Publié le 16/01/2017 à 18:40 | Le Point.fr



Quel spectacle ! Un vrai, au sens du spectaculaire, poétique, étrange, traversé de vols de rapaces et d'oiseaux de nuit... Le romancier Pascal Quignard et la comédienne Marie Vialle travaillent depuis longtemps ensemble à faire naître des objets littéraires et scéniques non identifiables.



Cette rive dans le noir que le spectateur doit atteindre est celle du souvenir, cette zone d'ombre que Pascal Quignard évoque, assis à une petite table, tandis que Marie Vialle, magique présence, provoque des images surnaturelles dans l'espace, sa longue silhouette dansant les mots, jouant les fantômes. Pascal Quignard, à l'annonce de la mort de son amie la danseuse japonaise de Bûto Carlotta Ikeda, désira tout arrêter, puis décida de s'inventer une « performance des ténèbres où je cherche des ombres de ma vie dans le noir, où je joue les *Ombres errantes* de Couperin ou les différentes *Chouettes* de Messiaen sur un piano à queue noir, où des rapaces et des nocturnes me visitent dans l'obscurité totale de la scène, où, surtout, le vieux chamanisme reprend tous ses droits de

danse, de chant, de lande, de sauvagerie, d'enfance. »



Au Festival d'Avignon cet été, le spectacle se donnait au Tinel de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, un écrin propice aux chuchotements et aux secrets. Le public lui fit un triomphe. Les oiseaux et les voix, les silhouettes et les mots, la musique et la présence des vivants, tout cela envoûtait à un point tel qu'on ressentait un monde enfoui ou parallèle sur scène. Ni raison ni logique, mais des associations de bruits et de sens, la sensation de l'ombre, ce que le poète Tanizaki désignait ainsi : « Nous oublions ce qui nous est invisible. Nous tenons pour inexistant ce qui ne se voit point. D'aucuns diront que la fallacieuse beauté créée par la pénombre n'est pas la beauté authentique. Toutefois, nous autres

Orientaux nous créons de la beauté en faisant naître des ombres dans des endroits par eux-mêmes insignifiants. » C'est, guidée par ces lignes de *L'Éloge de l'ombre* que la scénographe Chantal De La Coste a mis en « lumières » ce moment d'une poésie rare.

La Rive dans le noir, une performance des ténèbres de Pascal Quignard avec Marie Vialle, durée 1 heure. Les 16, 17 et 18 janvier, à 20 heures au Centquatre, 01 53 35 50 00, www.104.fr ; les 7 et 8 février La Liberté Toulon, du 27 février au 4 mars, théâtre 71 Malakoff.

Magporfolio



MARIE MALLE

"JE PROLONGE MES SENSATIONS INTÉRIEURES"

SON CV. Comédienne au théâtre (Engel, Bondy, Françon) comme au cinéma, elle fait de la mise en scène depuis treize ans. Sa collaboration avec l'écrivain Pascal Quignard a donné naissance à un triptyque. « le Nom sur le bout de la langue » – qui a inspiré le nom de sa compagnie. Sur le bout de la langue –, « Triomphe du temps » et « Princesse Vieille Reine ».

POURQUOI LE THÉÂTRE ? « C'est une porte de curiosité sur le monde, un moyen de découverte. »

LA PLACE DE L'ACTEUR. « Convergente. Il doit être traversé par tout (le texte, la lumière, les émotions...) afin d'aimer les regards et, dans le même temps, disparaître au profit de l'œuvre. Attirer et refléter, selon un double mouvement. »

L'ART DE LA MISE EN SCÈNE. « Je le découvre en me mettant en scène moi-même. Pour l'instant, je suis mes désirs d'actrice, je travaille à partir d'un texte, je prolonge mes sensations intérieures. »

UN CHOC DE THÉÂTRE. « "Mademoiselle Julie" et "les Trois Sœurs", mises en scène par Matthias Langhoff. "le Cercle de craie caucasien", par Benno Besson. "les Atrides", par Ariane Mnouchkine. »

INSPIRATION. « Virginia Woolf. »

LE MOT DU LEXIQUE. « "Musique" ! »

Son actu : « la Rive dans le noir », nouveau projet avec Pascal Quignard présenté à Avignon et repris au Centquatre du 16 au 18 janvier 2017. le rôle d'Elvire dans « Dom Juan », de Molière, mis en scène par Jean-François Sivadier à l'Odéon jusqu'au 4 novembre. »

Festival d'Avignon 2016

“La Rive dans le noir”, des corps, des voix pour éclairer la scène

 Emmanuelle Bouchez Publié le 13/07/2016. Mis à jour le 14/07/2016 à 12h02.



Annoncée comme une “performance des ténèbres”, la pièce mêle conte, projection et notes de piano pour un voyage envoûtant dans une grotte, où les cris d'animaux et de morts bruissent.

C'est la lanterne magique du Festival d'Avignon 2016. A côté de la maestria avec laquelle de nombreux metteurs en scène programmés cette année use de la technique vidéo pour renforcer la présence de leurs acteurs ([Ivo Van Hove](#), [Julien Gosselin](#), Anne-Cécile Vandalem), Marie Vialle et Pascal Quignard ne comptent que sur leurs propres corps et sur leurs grains de voix pour peupler la scène. A une exception près, au début : la projection en ombre chinoises comme deux icônes tutélaires, de l'oiseau pariétal de Lascaux d'un côté, et du grand duc de la grotte Chauvet de l'autre. *La rive dans le noir* s'annonce comme une « performance de ténèbres ». Comme si le public, resté du côté de la lumière, accédait à des apparitions de figures remontées de la profondeur du temps, sur la rive d'en face, celle de la scène : le territoire des êtres disparus qui continueraient à nous faire signe. Cette cérémonie a donc quelque chose d'antique, d'une traversée de l'Achéron, fleuve du chagrin, jusqu'au royaume des morts.

En passeur numéro un, [Pascal Quignard](#), personnage d'écrivain. Tel qu'en lui-même à sa table. Cheveux blanchis, même regard clair, perçant et craintif à la fois. Belle voix grave et douce, plus grave et douce qu'autrefois, un peu froissée. « *Il est des choses qui blessent l'âme quand la mémoire les fait ressurgir. Chaque fois que l'on y pense, c'est la gorge serrée* »... Pour apaiser de profondes blessures et évoquer les morts, il s'assoit au piano et entame lentement *Les Ombres Errantes* de François Couperin. Il a aussi écrit un conte noir pour [Marie Vialle](#) : l'histoire d'un enfant mis à la porte par une mauvaise mère, contraint de cheminer seul et d'affronter le maître des énigmes, comme Œdipe.

adaptation Couperin

Rentrée littéraire

Le lecteur, une espè

Marie Vialle, la déesse grecque

La deuxième messagère est donc la comédienne sur son piédestal, en tunique de coton blanc, style kimono japonais. Marie Vialle, devenue la voix des textes de Quignard depuis plus de dix ans, dont on avait tellement aimé la « suite » de contes, Princesse vieille reine, à l'automne dernier – commence par un appel aux animaux. Droite sur sa colonne, elle cisèle son chant, du merle à la chouette ou au corbeau, en passant parfois par le cri rauque du chien. Une partition si drôle sonnante le départ du voyage et nous mettant en condition pour recevoir la fable où elle fera l'enfant, son chat, le cheval, la flèche et le carquois, le roi ou la princesse... Elle apparaîtra plus tard, en femme-oiseau ou se plaindra, à la place des escargots, du sort qui leur est réservé par les hérissons ou les Français. Marie Vialle est bien plus qu'une actrice : elle est une déesse grecque ou une chamane, capable de nous envoûter tous. Mais sans faste et sans façons, sans se prendre au sérieux.

Des anges sur scène

Le vieil écrivain la regarde opérer avec des yeux admiratifs. Il a trouvé le relais idéal à sa complainte. Grâce à elle et à quelques êtres mystérieux qu'on vous laisse découvrir, il évoque en filigrane les ombres disparues. Les siennes : Carlotta Ikeda, la grande danseuse de butô avec laquelle il a tourné trois ans durant dans *Medea* ; la figure, douloureuse, de sa mère. Mais les nôtres aussi... Beaucoup d'anges passent sur la scène. Y compris [Olivier Messiaen](#) et sa complice pianiste Yvonne Loriod dont Quignard interprète si délicatement les Chouettes de son Catalogue d'oiseaux.

En redescendant de La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon où poésie et chant d'oiseaux nous charment jusqu'au 14 juillet, une plongée dans les caves de l'Hôtel de La Mirande (écrivain XVIIIe en contrebas du Palais des Papes) s'impose comme le moyen de continuer doucement la célébration du pays des plumes. A peine arrivée sous la courbe des pierres, on tombe en arrêt devant un tableau d'objets en suspension. Feuilles séchées et plumes ramassées dans la nature, arêtes et cartilages de poissons séchés tournés en volutes y composent des figures drôles et oniriques. Il y a du Jérôme Bosch dans ces inventions-là, mais avec un humour sans noirceur. Car on y devine la patience, la quête minutieuse, l'art de la promenade et du ramassage, l'observation rêveuse. Le magicien de ce monde s'appelle Johnny Lebigot. Tous amateurs de théâtre le connaissent. C'est lui qui est depuis 2003 directeur du [Théâtre de L'Echangeur](#)... lieu où tant d'aventures théâtrales commencent chaque saison...

La Rive dans le noir, de Pascal Quignard et Marie Vialle, 18h, jusqu'au 14 juillet, à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon. Puis de janvier à mai : au Centquatre à Paris, au Liberté à Toulon, au Théâtre 71 à Malakoff, au CDN de Tours, au TNBA à Bordeaux, à La Comédie de Caen, à l'Équinoxe de Châteauroux...

Exposition « D'une chute d'ange », par Johnny Lebigot, de 11h à 18h à La Mirande, entrée libre. Festivalavignon.com.

AVIGNON - PROPOS RECUEILLIS / MARIE VIALLE

► Voir tous les articles : Avignon

Recommander 0 G+ 0 Tweet 0

Chartreuse de Villeneuve lez Avignon / de Pascal Quignard / mes Marie Vialle et Pascal Quignard

LA RIVE DANS LE NOIR – UNE PERFORMANCE DE TÉNÉBRES

Publié le 26 juin 2016 - N° 245

Une boîte noire, au sein de laquelle une comédienne (Marie Vialle), un écrivain (Pascal Quignard) et deux oiseaux font l'expérience de l'obscurité. De la possession. De la métamorphose. Une performance à la lisière du chamanisme, dédiée à la mémoire de la chorégraphe et danseuse Carlotta Ikeda.



Crédit : Richard Schroeder Légende : Marie Vialle, aux côtés de Pascal Quignard.

« L'écriture de Pascal Quignard a un rythme et une langue à part, extrêmement particuliers, avec des à-coups, des sortes d'instabilités. C'est cela qui m'a immédiatement plu, lorsque je l'ai découverte. Et cela m'a donné envie de la mettre en scène (ndlr, Marie Vialle a créé trois œuvres de l'écrivain). Je trouve aussi que, dans ses textes, les personnages féminins sont très libres. Ils suivent de près leurs désirs. Cette dimension me touche énormément. La relation qui nous lie, Pascal et moi, depuis une dizaine d'années, m'est très précieuse. Nous avons toujours une grande joie et un grand amusement à fabriquer des choses ensemble. Nous fonctionnons sur un double mode : avec des moments de partage, de grande complicité, et d'autres où nous sommes à distance, solitaires. Car nous avons chacun un grand respect des périodes où nous travaillons l'un sans l'autre : lui à l'écriture, moi à la mise en scène ou l'interprétation. *La Rive dans le noir* est le premier spectacle pour lequel nous sommes tous les deux sur le plateau. Il est né à la suite de la disparition de Carlotta Ikeda, en 2014.

Des poussées de musiques, d'images, de présences, de textes...

Pascal était très lié à elle. Ils ont effectué une longue tournée ensemble, à l'occasion d'un spectacle sur Médée. Je crois qu'il a eu envie de poursuivre cette expérience du plateau avec moi. C'était aussi une façon, pour lui, de rendre hommage à Carlotta Ikeda. Il a écrit *La Rive dans le noir*, avec l'idée que nous partagions tous les deux la scène avec des oiseaux : un corbeau et une chouette effraie. Dans ce spectacle, Pascal fait revenir des personnes, des êtres ancestraux, des sons d'oiseaux, des souvenirs. Car pour lui, le théâtre, c'est ça : c'est faire revenir des choses. On est donc un peu comme dans un rêve. On assiste à des poussées de musiques, de bruits, d'images, de présences, de textes... Le fait d'être en scène avec des oiseaux est quelque chose de très fort pour moi. Des oiseaux qui accomplissent, au fur et à mesure qu'avance la représentation, des apparitions de plus en plus surprenantes. *La Rive dans le noir* nous ramène à quelque chose d'archaïque, nous place, au sein du monde du vivant, au même endroit que ces animaux. »

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

A PROPOS DE L'ÉVÈNEMENT

LA RIVE DANS LE NOIR – UNE PERFORMANCE DE TÉNÈBRES

du 8 juillet 2016 au 14 juillet 2016

Festival d'Avignon. Chartreuse
58 Rue de la République, 30400
Villeneuve-lès-Avignon, France

à 18h, relâche le 11. Tél : 04 90 14 14 14.
Durée : 1h15.



Mots-clefs : Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, de Pascal Quignard, *La Rive dans le noir – Une Performance de ténèbres*, mes Marie Vialle et Pascal Quignard

FESTIVAL D'AVIGNON : LA RIVE DANS LE NOIR, A LA RECHERCHE DU BESTIAIRE ARCHAÏQUE

Posted by [infernolaredaction](#) on 15 juillet 2016 · [Laisser un commentaire](#)



La Rive dans le noir: une performance des ténèbres / Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon / du 8 au 14 juillet à 18h (relâche le 11).

La Rive dans le noir : à la recherche du bestiaire archaïque

Un monde naît sous nos yeux, un monde sensible, obscurément lumineux qui trouve sa source au-delà de tous lieux et de toutes époques dans des territoires oubliés envahis par les friches, à l'endroit (é)mouvant où les « ombres errantes » – celles libérées par les notes volatiles de François Couperin ouvrant cette « performance des ténèbres » – n'en finissent pas de hanter l'auteur de Medea. Dans le cocon de la semi obscurité de ce non-lieu propre à susciter l'avènement de tous les possibles et d'absoudre le présent du poids des morts qui font et défont les existences, le spectateur invité sur l'autre rive contemple une étrange cérémonie chamanique.

Le prêtre a pour nom l'immuable Pascal Quignard que l'éternel pull noir à encolure en V lui servant depuis longtemps de seconde peau disposait « naturellement » à prendre place parmi les oiseaux de ce bal nocturne. Son regard bleu tranchant transperce la nuit pour y faire ressurgir « les choses qui ont blessé son âme ». La vestale qui l'accompagne, sa complice au théâtre, Marie Vialle dont le charme immanent irradie l'espace compose avec lui un fascinant ballet aux échos ésotériques. Deux officiants indissolublement liés pour une même célébration située entre méditation transcendante et exorcisme. Sans cette union, rien ne pourrait advenir, la recherche du sens perdu serait lettre morte car, tant pour l'auteur du *Dernier Royaume* que pour le chamanisme, « il y a celui qui s'en va dans la transe et celui qui reste et qui permet à l'âme qui a voyagé de revenir ».

Après que Pascal Quignard eut inscrit par un jeu d'ombres et lumières projetées sur le fond de scène – « l'autre scène » des analystes – l'homme à tête d'oiseau au bec pointu des grottes de Lascaux et, en vis-à-vis, le hibou grand-duc trouvé dans la grotte Chauvet, deux archétypes qui renvoient aux correspondances secrètes entre l'espèce volatile et l'homo sapiens, Marie Vialle vêtue de son grand voile blanc de vestale fait son entrée côté jardin... Et « ce fut comme une apparition »...

Juchée sur un piédestal qui lui sert de perchoir, elle va longuement s'essayer à pousser les cris aigus, mélodiques,

discordants, saccadé d'une myriade d'oiseaux et ce, avec une telle énergie, une telle conviction animale que l'on en vient à douter qu'elle ne fût elle-même devenue ces volatiles. Pascal Quignard ce faisan(t) la couve des yeux... La magie opère. Régressant à l'aube de l'humanité, à l'époque où les fresques ornaient les parois des grottes, les images se précipitent, le travail de mémoire est enclenché. Par associations libres, le passé va pouvoir se recomposer ; le temps de l'inconscient ne pouvant être celui du parfait il procède par déplacements métaphoriques pour avancer masqué.

En effet que ce soit au travers d'une histoire d'un aigle qui enlève dans ses serres un poulain sorti du ventre de sa mère morte, ou d'autres péripéties animalières mettant en jeu l'enfance et la mort, l'adresse du message est clairement énoncée par la vestale : « Tu es le petit garçon , je suis ta grand-mère ». Les liens entre le contenu manifeste du conte et son contenu latent étant « parlants », le chaman en écho énoncera : « Ma mère est morte ». Ce qui était frappé de forclusion, est projeté violemment dans le présent. L'abandon qui avait failli lui être fatal, plongeant le petit d'homme dans un mutisme le coupant du monde, est désactivé de sa charge négative et l'homme-oiseau peut déployer ses ailes.

Et comme pour signifier que le monde du refoulé entretient avec le monde de la réalité des rapports poreux, de même nature que ceux que le monde des humains entretient avec celui des animaux , de vrais oiseaux dressés – un grand-duc et un échassier noir – vont envahir la scène livrant une chorégraphie animalière de haut vol. La ligne de partage entre humains et oiseaux, entre humains et animaux, est abolie et la vestale en transe criera sa haine de ceux qui mangent des escargots ou clouent des chouettes sur les portes, déni outrageux de la proximité qui les unit à eux.

Au contact de la médiation entre les êtres humains et les esprits de la nature, la mémoire saturée d'émotions enkystées, va se déplier pour laisser surgir des mots sortis des ténèbres. « L'enfant était seul à manger. Il refusait de s'alimenter. C'était une petite table dans le noir » (la même table qui sert aujourd'hui de table de travail à l'écrivain). Ou encore, c'est le corps qui va parler pour crier sa haine à la mère défaillante : la main sur le ventre de la vestale à terre, incarnant là un substitut maternel, il criera : « Non ne me touche pas. Ne m'embrasse pas. Près de mon oreille, là où quelques cheveux subsistent encore, prononce une fois mon prénom sans mordre ».

Traversée des temps immémoriaux et personnels, mise en abyme de l'alliance ancestrale hommes-oiseaux, cette fable poétique se clôt sur un message vidéo mettant en jeu Olivier Messiaen et Yvonne Loriot au piano pour l'interprétation de *Catalogue d'oiseaux* dédié aux volatiles, ces drôles d'oiseaux de qui ont à tant à apprendre.

De ce voyage au cœur des ténèbres de la nuit profonde, de cette régression jusqu'aux origines (le cri des oiseaux peut renvoyer au *Cri Primal* d'Arthur Janov), on ressort bouleversé comme un naufragé échoué sur le rivage et en quête de sens. C'est qu'il ne peut être innocent d'avoir mis, une heure un quart durant, nos pas dans ceux de Pascal Quignard qui, assisté de sa complice, a remis en jeu sans qu'il n'y paraisse les deuils à dépasser – pour lui, celui de Carlotta Ikeda, la danseuse de butô (danse des ténèbres) de sa Medea et celui beaucoup plus violent d'une mère abandonnante.

Touché par la fulgurance poétique de cette œuvre esthétique portant en elle une inquiétante étrangeté – objet artistique échappant à toute typologie repérée ; ce n'est ni un récit, ni une autobiographie, ni un essai philosophique sur l'évolution de l'espèce en lien avec le règne animal, ni un essai de psychanalyse appliqué, ni un traité de chamanisme, ni un théâtre animalier, ni un théâtre musical – pour peu qu'il s'abandonne à un lâcher prise salutaire, le spectateur ressort sous le charme du chant des sirènes diffusé par ces « Ombres errantes ». Les tableaux, renoués les uns aux autres, prennent sens et délivrent une pensée « sauvage » dont le vagabondage conduit vers la liberté recouvrée.

Yves Kafka



PASCAL QUIGNARD & MARIE VIALLE

La rive dans le noir, une performance de ténèbres



Marie Vialle : Avec Pascal, nous avons travaillé déjà au mois de décembre sur *La Rive* dans le noir dont on parle depuis presque un an. On va s'y replonger début mai et pendant la Charteuse. Donc, les choses sont susceptibles d'évoluer et ce que je vais dire aujourd'hui de ce spectacle est à prendre comme provisoire...

Inferno : Très bien... Votre longue complicité avec Pascal Quignard vous a amenée récemment à revêtir la dizaine de robes successives, toutes d'une magnificence baroque éclatante, de *Princesse Vieille Reine*, texte écrit spécialement pour vous. Là, vous vous coulez dans les ténèbres à la poursuite des Ombres errantes qui n'en finissent pas de hanter la mémoire de l'auteur de *Medea*, jouée naguère avec Carlotta Ikeda... Ces métamorphoses troublantes, dans lesquelles vous êtes totalement impliquée, comment les vivez-vous personnellement ?

Marie Vialle : En fait c'est très étonnant. Dans le livre, Pascal avait écrit les didascalies en indiquant à quel moment je revêtais telle robe, à quel autre je regardais dans le miroir, etc. Or, en mettant très librement en scène *Princesse Vieille Reine*, j'ai découvert quelque chose de totalement imprévu... Ce temps particulier pris par le corps féminin pour s'habiller, se mirer, ce temps où le corps se métamorphose - en se découvrant en reflet - amène à transformer le regard que l'on porte sur soi. L'âme change et le calme qui préside à ces habillages et déshabillages pour se faire belle, influe sur la perception que l'on a de soi, agit profondément pour se recentrer sur son désir de femme. J'avais déjà repéré à la lecture que ce que unissait ces femmes c'était la proximité qu'elles entretenaient avec leurs désirs - faits d'élans sexuels, de renoncement, de mort aussi -

c'était cela qui m'avait donné l'envie de les mettre en scène. Mais au début, changer de costumes se résumait à un acte extérieur à moi. Or, pas du tout ! Changer de vêtements, au-delà de l'excitation que cela crée, revient à se pencher sur soi. En se parant le corps, on prépare l'âme à « se découvrir ». On tourne le miroir vers soi-même. Si on se revêt de robes, c'est autant pour soi-même que pour l'extérieur. Ces métamorphoses sont donc ressenties par moi comme très apaisantes...

A vous entendre, cela rejouerait l'expérience d'une jouissance d'ordre érotique où l'apaisement succéderait à l'excitation... Des robes-peau qui vous relient à votre désir de femme... Marie Vialle : Oui, c'est exactement cela... la jouissance érotique liée au recentrage sur le corps désirant.

Inferno : Dans votre nouveau spectacle, cette quête à deux - vous et Pascal Quignard - dont le point de départ est la figure emblématique de Carlotta Ikeda, décédée en 2014, prend la forme d'un requiem sauvagement et débridé où se superposent des formes animales mêlées à des avatars fantomatiques. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur la portée symbolique de ce bestiaire engendré par *La nuit noire* ?

Marie Vialle : Pour l'instant, là où nous en sommes de la création, c'est comme si je me plongeais dans les rêves que Pascal a écrits. Cela entre en résonance avec des zones tout à fait anciennes et enfouies profondément en nous. Il n'est plus question ici d'humains mais ce sont des animaux qui viennent nous visiter. C'est très troublant car cela touche à l'archaïque au travers des sons entendus - cris d'oiseaux et d'autres bêtes - et en même temps, cela génère le sentiment d'une « renaissance ». Du moins, c'est là mon ressenti... En étant le siège de ces possessions qui défient toute logique, ces apparitions et disparitions sans aucune justification créent de petites trances qui sont comme des lumières dans les ténèbres. Quelque chose qui viendrait nous régénérer en nous traversant de part en part.

Vous dites souvent « nous »... Votre collaboration avec l'écrivain de *Dernier Royaume* est connue pour être sous le signe d'une grande liberté réciproque. A une question qui vous

était déjà posée en 2006 au sujet du *Nom sur le bout de la langue*, vous avez répondu : « On joue vraiment à deux. Je ne joue pas pour lui, on joue tous les deux ensemble. » Ce à quoi, il renchérit : « Dans le chamanisme, il y a toujours deux officiants. Il y a celui qui s'en va dans la transe et celui qui reste et qui permet à l'âme qui a voyagé de revenir. » C'est ainsi que les rôles entre vous sont distribués ?

Marie Vialle : Cela fait maintenant treize ans que l'on se connaît et forcément notre collaboration a évolué. Au cours du temps, on a appris à se connaître. Ce qui n'a pas bougé en revanche c'est la grande liberté de l'un et de l'autre dans le travail commun : je ne sais toujours pas ce que Pascal va écrire, il ne sait pas ce que je vais en faire, mais une sorte de simplicité enfantine, d'évidence, qui pour nous d'eux coule de source, nous amène à « s'empêcher » jamais l'un l'autre.

Pour *Le Nom sur le bout de la langue*, je lui avais montré mon travail et il avait alors commencé à écrire. Pour *Triomphe du temps*, en amont de son écriture, il m'avait demandé de lui dresser une liste de scènes muettes et de scènes dialoguées... évidemment son texte n'avait ensuite rien à voir avec ; sauf que, il avait en tête mes listes. Pour *Princesse Vieille Reine*, c'était encore différent puisqu'il m'a demandé de rejouer *Le Nom sur le bout de la langue*... dont il n'a pas tenu compte, mais il a écrit des didascalies et m'a encouragée - en étant présent aux répétitions - à m'engager totalement physiquement.

Pour *La rive dans le noir*, c'est la première fois où nous sommes tous les deux sur scène, ce qui crée une nouvelle forme encore de coopération. On recherche à deux sans que l'un ou l'autre puisse aller à l'encontre de ce que chacun a envie de faire, ça c'est rigoureusement impossible ! Nous sommes suffisamment libres pour être à l'écoute de l'autre sans renier nos choix personnels.

On pourrait parler d'une sorte de complicité, secrète et dialectique, qui vous unit...

Marie Vialle : C'est exactement cela... et je compléterais en disant qu'avec Pascal c'est toujours un immense plaisir de créer ensemble !

Propos recueillis par Yves Kafka



Inferno

► 1 juillet 2016



Sur le théâtre obscur

Un jour on s'est assez débattu avec les séquelles et les manies de son malheur. On a assez lutté avec l'ange. On plonge sans pudeur dans son symptôme. Pourquoi ai-je imposé aux miens de manger dans le noir ? Un jour on ne cherche plus à savoir quelle a pu en être la raison et on entre dans le noir qu'on avait spontanément requis des siens à l'âge de 18 mois. Une performance de ténèbres, au fond, c'est un dispositif de scène primitive.

On rejoint le vieil apparatus nocturne.

Nous entrons dans ce monde par une porte bizarre et nous recommençons, sur la scène d'un théâtre, à en user de même, poussant le rideau de poussière.

Nous recommençons en pénétrant dans une grotte, à l'intérieur de la nef d'une basilique, au fond de la cave d'une chartreuse.

Là, près de la grille qui sépare le cœur de la nef - dans les plis du rideau qui sépare les cintres de la scène - j'attends que le noir total se fasse.

Les murmures se défont, s'effiloquent, se taisent.

J'entre lentement sur la scène ou je monte lentement sur le praticable - d'autant plus lentement qu'il me faut distinguer dans l'obscurité les marches qui y mènent.

Je pénètre dans l'angoisse, dans le silence, dans le noir, et c'est ça

que j'aime le plus désormais, dans le souvenir de ce qui fut, dans la commémoration du lieu dans lequel je progresse, enfin dans la mémoire des morts car je songe à eux souvent, alors, alors que je progresse dans le silence et l'extrême pénombre.

Pourquoi y suis-je heureux ?

Nous avons tous fait de la nuit une expérience d'abord liquide, confuse, ineffable, oubliée, qui ne peut même pas recevoir le nom de maternelle. Elle est inappelable.

Nous avons habité dans la nuit sans songer qu'il pût y avoir un autre séjour. Faute d'avoir la prescience d'un autre monde que celui de notre embryogenèse. Sans songer que pussent exister un ciel, une atmosphère, un soleil.

Nous nous sommes formés dans cette eau sombre. Nous nous sommes agrippés à sa parole, nous nous y sommes éployés, divisés, formés.

Nous y avons vécu heureux ou au moins rassasiés de cette obscurité et de cette eau nourrissante.

C'est pour moi le théâtre.

Pascal Quignard, 13 avril 2016.

La rive dans le noir, une performance de ténèbres: 8-14 juillet 18h00
Création 2016 - Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon

La mystérieuse rive dans le noir: poème de ténèbres ou vague entourloupe?



Du 28 février au 4 mars, le [Théâtre 71 à Malakoff](#) présentait [La rive dans le noir, une performance de ténèbres](#), de et avec [Pascal Quignard](#) accompagné de [Marie Vialle](#). Comme son nom l'indique, presque autant performance qu'elle est théâtre, cette pièce sombre et déroutante se déroule comme un long poème intimiste entrecoupé par l'irruption - ou la possession - d'esprits animaux. Il faut un certain état d'esprit, et une grande réceptivité, pour "rentrer dedans"; à cette condition, c'est un voyage troublant qui s'offre au spectateur.

[gallery ids="497613"]

La rive dans le noir, une performance de ténèbres: dès la lecture du titre, on sait que la proposition dramatique à laquelle on va assister relève en partie de l'expérimentation, on devine qu'elle sera intime, fragile, on imagine qu'elle sera insaisissable et non linéaire, on pressent qu'elle aspirera à être poétique autant que sensible.

Le résultat est tout cela et un peu plus, ou un peu moins selon comment on le reçoit. En mêlant récit intime, conte, chant, piano, jeu de comédien, et dressage d'oiseaux, [Pascal Quignard](#) convoque sur scène esprits tutélaires et fantômes - ses fantômes, clairement, au premier rang desquels, de sa propre confession, [Carlotta Ikeda](#), mais également les nôtres, les fatômes immémoriaux de l'humanité toute entière. Le spectacle commence d'ailleurs par la projection,

en jeu d'ombres, de l'oiseau pariétal de Lascaux d'un côté de la scène, et du grand duc de la grotte Chauvet de l'autre: d'emblée, on se trouve placé sous la vigilante tutelle des esprits totémiques et de l'art des temps premiers.

Il faut le dire d'emblée: ce n'est pas une pièce facile. Elle demande d'accepter de suivre Pascal Quignard en terrain inconnu, elle demande de cheminer avec lui dans le noir au travers de tableaux sans queue ni tête où Marie Vialle peut passer dix minutes juchée sur une table à imiter des cris d'animaux. C'est comme une lente pérégrination au travers des rêves d'une nuit agitée, où les souvenirs personnels s'entrelacent avec des symboles cryptiques et des images fugitives.

On ne peut nier que la mise en scène est belle, et que le décor noir et nu qui permet des entrées et des sorties par six endroits différents convienne admirablement à ce spectacle onirique, où l'on se demande ce qui tient du réel et ce qui tient du fantasme total. On ne peut nier, non plus, la puissance d'interprétation de Marie Vialle, dans une partition vocale et physique qui constitue un véritable défi, et qui ne peut emporter l'adhésion qu'à condition d'être restituée avec une foi sans failles. L'irruption des oiseaux sur scène est génératrice de magie. Les notes de Messiaen résonnent doucement dans la pénombre du théâtre. On sent l'influence du butô et du théâtre oriental en général, un impressionisme de l'âme, une invitation au voyage intérieur qui n'a pas besoin de complétude, et qui n'en appelle que mieux l'impétrant du fait qu'elle constitue une ligne courbe mais pas refermée sur elle-même, incomplète et ouverte à toute les interprétations. Carlotta Ikeda disait de son art: « Ma danse n'est ni une forme ni une technique particulière, mais plutôt un effacement de soi, une sorte de néant. »; on sent que cette recherche de l'art dans le dépouillement trouve un écho dans la pièce de Pascal Quignard.

A condition d'adhérer à la proposition, d'abdiquer cartésianisme et besoin de faire sens immédiat d'une histoire présentée selon les règles classiques de la poésie aristotélicienne, on peut être transporté par cette oeuvre au noir. Pour celui ou celle qui râte le train, le spectacle sera creux et ennuyeux. C'est donc une expérience dangereuse: en entrant dans la salle, on peut trouver la mélancolie ou bien trouver l'ennui. Mais cela ne vaut-il pas le coup de prendre des risques, parfois?

de Pascal Quignard

mise en scène et interprétation Pascal Quignard et Marie Vialle

scénographie et costumes Chantal de la Coste

lumières Jean-Claude Fonkenel

conseil artistique Julie Guibert

son Pierre Avia

travail voix Dalila Khatir

masques Cécile Kretschmar

éducateur d'oiseaux Tristan Plot/À Vol d'oiseaux

régie son/vidéo Hugues Le Chevrel

Visuel: (C) Christophe Raynaud de Lage



LA RIVE DANS LE NOIR

[Théâtre 71](#)

3, Place du 11 Novembre
92 240 MALAKOFF
01 55 48 91 00

Jusqu'au 4 mars 2017

Les mardis et vendredis à 20h30, les mercredis, jeudis et samedis à 19h30



Photo © Richard Schroeder

Dans ce monde de bruit et de fureur, Pascal Quignard fait entendre une voix poétique singulière. Il la fait lire, le plus souvent. Il la fait écouter parfois, lors de lectures qu'il aime à donner régulièrement. Mais ici, c'est autre chose : il la fait *voir*.

Mettre en scène un texte ou plutôt une parole aux contours indéterminés promettait une expérience mystérieuse, unique et envoûtante. C'est le cas avec cette version retouchée de ce qui avait été présentée à Avignon. Sur scène, Pascal Quignard mêle à ses souvenirs d'enfance des fulgurances sur la destinée humaine et des observations avec le style laconique qu'on lui connaît, mais d'un laconique d'une sensibilité et d'une intelligence qui touche juste. Son écriture intimiste trouve ici un beau cadre dans une atmosphère d'un noir onirisme qui n'est pas sans rappeler Claude Régy. Ce n'est pas du théâtre dialogué, c'est un théâtre d'invocation qui convie les sentiments et les animaux sur scène, au sens figuré comme au sens propre, notamment les oiseaux. Le noir corbeau diurne et la blanche chouette effraie, oiseau de nuit. Entre eux, et grâce à une fascinante complicité avec les *Ombres errantes* de Couperin et la *Chouette Hulotte* de Messiaen, s'instaure un langage enchanteur.

La comédienne Marie Vialle donne une cohérence à l'ensemble en livrant une performance admirable de présence scénique. Elle joue, elle danse, elle fait les animaux, elle chante les paroles des oiseaux et les mots de Quignard à la fois. L'écrivain et la chanteuse se complètent puisque :

*« On peut écrire ce qu'on n'est pas
en état de dire
On peut écrire même quand on pleure.
Ce qu'on ne peut pas faire en écrivant,
quand on est en train d'écrire, c'est chanter. »*

Sensationnel.

Frédéric Manzini

La Rive dans le noir (une performance de ténèbres)

De Pascal Quignard

Mise en scène et interprétation : Marie Vialle et Pascal Quignard

Scénographie, costumes : Chantal de la Coste

Lumières : Jean-Claude Fonkenel

Conseil artistique : Julie Guibert

Création son : Pierre Avia

Masques : Cécile Kretschmar

Travail voix : Dalila Khatir

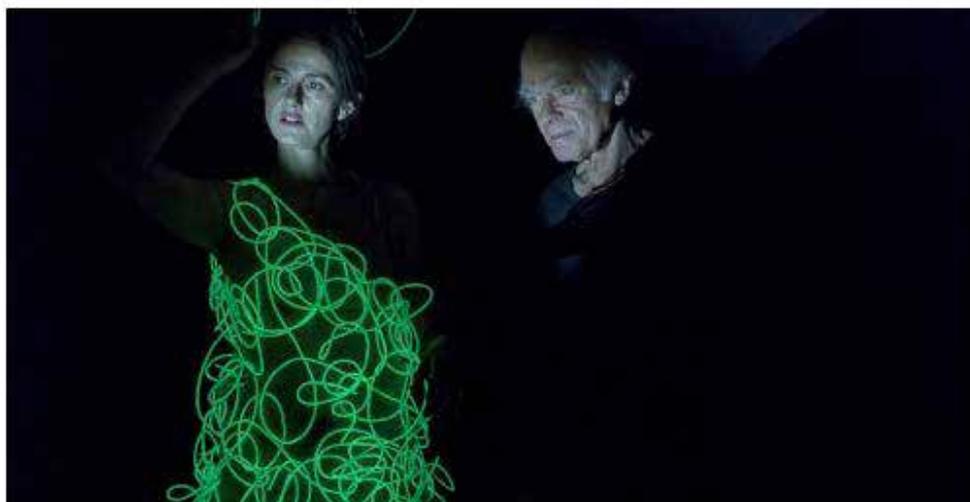
Educateur d'oiseaux : Tristan Plot

Avec : Marie Vialle et Pascal Quignard

La Rive dans le noir, une performance de ténèbres, de Pascal Quignard, au 104

Jan 17, 2017 | Commentaires fermés sur La Rive dans le noir, une performance de ténèbres, de Pascal Quignard, au 104

fff article de Denis Sanglard



©104

Jamais ténèbres ne furent aussi lumineuses ! La Rive dans le noir, création de Marie Vialle et Pascal Quignard est un concentré de poésie et de mystère. Marie Vialle formidable conteuse, même si elle s'en défend, capable de métamorphoses, d'être la chouette et le corbeau, l'enfant aux énigmes inédites, l'escargot fragile. Capable d'imiter le chant des oiseaux dans une première scène étonnante, un vrai concerto, échos mémoriel sensible en hommage à Messian qui clôturé avec malice cet opus. Et Pascal Quignard, si timide, à la table ou au piano, offrant aphorismes savants, toujours, et confidences intimes, traversé par la mort et le noir, habité de fantômes familiers. Tous deux, complices émerveillés l'un de l'autre, charmeurs d'oiseaux, oiseleurs d'un soir, dialoguent sans mots dire, ou presque. Un dialogue croisé entre chien et loup, entre corbeau et chouette, entre cour et jardin, de la vie à la mort. Un parcours symbolique, courbe de toute vie, « la rive dans le noir » qui donne son titre. Une langue musicale, le secret d'une écriture singulière qui n'appartient qu'à son auteur, et dont Marie Vialle se saisit avec un bonheur évident. Une création hybride entre animalité archaïque puisant sa source profonde dans les grottes de Lascaux et de Chauvet, un chamanisme qui rejoint le butô brute dans le cri primal, muet ou sonore, la métamorphose accomplie, la transe des corps, et une écriture sophistiquée, partition musicale singulière. Pascal Quignard convoque ses morts. Lui l'inconsolable. Inconsolable de la mort de Carlotta Ikeda, figure majeure de la danse butô, sa Médée foudroyée en 2014, renaissante ici en son absence, veille dans ces ténèbres solaires. Marie Vialle raconte à travers de courts récits, des contes cruels ou énigmatiques, convoque l'animalité enfouie en chacun de nous, hèle les fantômes de l'écrivain, révèle son écriture. Sur cette étrange création, petite merveille poétique et précieuse, planent deux oiseaux, le corbeau et la chouette. La vie et la mort. Animaux totémiques, déjà présents dans l'art pariétal souligne Pascal Quignard, physiquement présents là, et superbement libres, sur le plateau. Tout concourt au merveilleux, à la magie dans ce qu'elle a de révélateur et d'obscur tout à la fois dans l'énonciation des mystères d'une vie. L'obscurité qui règne sur le plateau, on pense à l'outré-noir de Soulages, agit comme un puissant révélateur des pulsions archaïques, des peurs ancestrales. Il y a quelque chose de matriciel, de retour à la matrice, et là on rejoint de nouveau le butô, comme une référence devenue incontournable chez Pascal Quignard. C'est aussi l'expérience de l'enfant solitaire mangeant dans un placard, première confidence de l'écrivain qui ouvre cette création. C'est ce noir-là, originel, vécu par l'enfant, qui ouvre au monde, révélateur enfin de nos ombres et fantômes que Marie Vialle et Pascale Quignard éclairent de leurs présences phosphorescentes. Ils sont le corbeau et la chouette, la part lumineuse et son envers, et sciemment, gravement et joyeusement, reviennent aux origines du théâtre, chamanes contemporains, puisqu'ils se définissent ainsi, entre masques, cérémonies, rêves et mystères. Le théâtre a toujours été une question de révélation. Et d'obscurité.

Carnets du festival (1/3): Quignard ou la mort à tire-d'aile

17 JUIL. 2016 | PAR EMMANUELLE FAVIER | BLOG : LE BLANC DE LA NEIGE

Trois jours, trois billets. Pour commencer, un compte-rendu de spectacle. Avec "La rive dans le noir – Une performance de ténèbres", la comédienne Marie Vialle et l'écrivain Pascal Quignard offrent un poème scénique qui s'annonce comme étant sur la mort et dans le noir, et se révèle être sur la vie et dans la lumière.

Ma courte incursion au festival d'Avignon ne m'aura permis de vivre qu'un seul véritable moment de beauté : avec *La rive dans le noir – Une performance de ténèbres*, Marie Vialle et Pascal Quignard offrent un poème scénique qui s'annonce comme étant sur la mort et dans le noir, et se révèle être sur la vie et dans la lumière.



Marie Vialle

Lumière blanche et flamme de vie dans la performance de Marie Vialle, qui se livre à un récital sauvage, fait de chants d'oiseaux (pas uniquement d'ailleurs, on reconnaît au moins un loup). Les sons agitent son corps mince, qu'habille un kimono aux transparences spectrales. Quignard de son côté est une silhouette sombre, humble. Ses mots viennent d'une voix profonde, douce et juste ce qu'il faut vacillante. Les notes coulent de sa main souple sur le piano qui convoque Couperin et Messiaen, premières ombres à apparaître dans cette traversée du Styx. Car l'évocation impressionniste en quoi consiste ce spectacle se présente (dans le programme du moins) comme un hommage à Carlotta Ikeda, figure du butô aujourd'hui décédée avec laquelle Pascal Quignard a déjà fait l'expérience du [plateau](#). Mais sur scène, rien d'évident n'apparaît de cet hommage à qui l'ignore : dès lors il est possible au spectateur de se laisser aller à penser que ces images et ces sons lui parlent de lui-même. De sa propre mort ; de ses propres rêves (la nature onirique du spectacle tenant à son évanescence autant qu'à ce qu'il a de brut, d'apparemment aléatoire) ; surtout, de sa propre animalité qui révèle, en miroir, son humanité ; enfin, de son enfance – laquelle, du conte à l'évocation douloureuse en passant par le jeu, infuse tout le spectacle.

Vialle et Quignard travaillent ensemble depuis 2003. Plus d'une décennie de compagnonnage, où la comédienne s'est d'abord faite pythie par qui transitent les mots du poète, avant de l'accueillir aujourd'hui dans son propre biotope : Quignard, après son expérience avec Ikeda, en redemandait, ayant « pris goût à l'angoisse »^[1] du plateau. Les deux êtres sur scène sont les deux « officiants » dont parle Quignard dans un [entretien](#) datant de leur première collaboration : « Il y a celui qui s'en va dans la transe et celui qui reste et qui permet à l'âme qui a voyagé de revenir. On l'appelle l'acolyte ou parfois le linguiste, ou le porte-bâton. Il y en a un qui voyage et l'autre qui parle. Pas du tout comme le mime et l'acteur. Il y a vraiment celui qui reste sur terre et qui rapatrie. »

Marie Vialle se fait alors chamane, en qui les mots cette fois se déposent pour se recomposer en une matière plus brute, celle de la forêt où bruissent les cris et les chants aviaires. Le pharynx se fait syrinx pour convoquer l'animal à plumes, et de fait il arrive : sous la forme d'un corbeau d'abord, picorant dans un trait de lumière ce que l'homme sème à son intention (des miettes ? des mots ?). Plus tard sous la forme d'une chouette pâle, dont le râle effraie depuis la coulisse. L'animal qui annonce la nuit et l'animal qui annonce la mort se succèdent dans l'espace onirique, en tranchants de miroirs, que compose le plateau^[2]. La nature convoquée dans le monde de l'artifice et de l'illusion qu'est le théâtre suscite, on le sait, la plus puissante des fascinations – cette « sidération » proche de l'effroi chère à l'écrivain Quignard. Souvent, elle est au détriment de l'art, écrase le sens, sent la manipulation malsaine de la bête par l'homme, qui finit par perdre un combat qu'il a initié lui-même, trop légèrement. Rien de tel ici, où l'homme sert la beauté de la bête, à qui une juste place est faite. Parfois l'animal d'ailleurs se rebelle, refusant de faire ce à quoi on l'a dressée, provoquant le rire de l'homme (et du public).

Pour finir le corbeau traversera la salle, rasant la tête des spectateurs, pour rejoindre le plateau. En sentant le souffle de son vol au-dessus de mon crâne, j'ai vu quelque chose en face dont le frisson ne s'est pas tu. Et qui m'a rappelé pourquoi j'allais au théâtre.



Pascal Quignard

Marie Vialle et Pascal Quignard, *La rive dans le noir* – Une performance de ténèbres, du 8 au 14 juillet à 18 heures à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon.

Reprise au 104 à Paris du 16 au 18 janvier 2017 (toutes les dates de tournée [ici](#)).

[1] Entretien avec Pascal Quignard et Marie Vialle, programme du spectacle.

[2] Très belle scénographie de Chantal de La Coste.



La Rive dans le noir

Pascal Quignard et Marie Vialle nous proposent une réflexion sur les échanges entre l'homme et la nature. Un instant sacré où Pascal Quignard n'est autre que lui-même, sobre, et où il accompagne sa muse d'une plume trempée dans un imaginaire poétique fait de contes et de préhistoire. A la façon d'une douce transe ou d'une drogue légère, cet échange semble toucher et agir sur des parties inexplorées de notre cortex cérébral, ouvrant les portes d'un nouveau monde intérieur sensible.

Une longue histoire de théâtre lie Marie Vialle et Pascal Quignard, le second écrit pour la première depuis 2003. Leur amour de la langue a donné naissance à quatre spectacles en 13 ans. Une maturation douce et sensuelle qui donne lieu, dans « La Rive dans le noir », à une promenade dans les sentiers peu éclairés de l'échange entre l'homme et la nature, ou comment celle-ci est retranscrite dans le langage de l'homme, comme les chants d'oiseaux devenus partitions de musique.

Pascal Quignard aborde tous les sens du mot « ténèbres », accolé au sous-titre du spectacle, par la noirceur de la scène où seuls quelques détails émergent d'une clairière plongée dans le noir : un trait éclaire un visage, un autre donne naissance à une chouette par un jeu d'ombres ou illumine le piano auquel parfois vient s'installer l'auteur. Mais « ténèbres » est aussi le mot accolé aux « leçons », messes jouées les trois derniers jours de la semaine sainte et devant s'achever après la tombée de la nuit.

En cela, « La Rive dans le noir » est un instant sacré, où Pascal Quignard n'est autre que lui-même, sobre, et accompagne sa muse d'une plume trempée dans un imaginaire poétique fait de contes et de préhistoire. À travers un texte alternant mots et chants d'oiseaux, Marie Vialle rend hommage à la nature sans jamais la nommer dans son ensemble, mais en donnant une existence à tout ce qui la construit, et notamment les oiseaux, êtres libres qui ont toujours fait fantasmé les hommes.

Des oiseaux – à la forte charge symbolique – présents sur scène dans les robes de Marie Vialle et d'autres en chair et en os. Un corbeau puis une chouette s'invitent tour à tour sur le plateau et contribuent au dialogue, à la recherche mystérieuse liant les deux êtres dans la pénombre. A la façon d'une douce transe ou d'une drogue légère, cet échange semble toucher et agir sur des parties inexplorées de notre cortex cérébral, ouvrant les portes d'un nouveau monde intérieur sensible.

Par Hadrien Volle
le 12 juillet 2016

<http://www.ypsar.com/critique/la-rive-dans-le-noir>



Pascal Quignard, le chant du hibou

THÉÂTRE L'auteur admiré des «Ombres errantes» et l'actrice Marie Vialle font parler le ciel et les oiseaux. Avec «La Rive dans le noir», ils signent un spectacle en forme de cérémonie, le moment le plus énigmatique de cette 70e édition du Festival d'Avignon

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmidoff

Le spectateur est parfois un hibou. Il se blottit dans un songe et hulule en son for intérieur. Dans la quiétude de la chartrreuse de Villeneuve-lès-Avignon, l'écrivain Pascal Quignard et la comédienne Marie Vialle offrent la plus étrange des cérémonies de cette 70e édition du festival, un conte enfantin d'abord qui serait comme une clé, la possibilité d'un autre envol, plus musical que littéraire, plus animal que théâtral, plus harmonieux que raisonnable. Ce vol, Pascal Quignard l'a appelé *La Rive dans le noir*, une performance de ténèbres. C'est sa légende de l'origine qu'il mastique derrière une écriture, l'origine d'un art, le sien, qui serait son arche de Noé. Cet envers du rideau, Marie Vialle le révèle en actrice-médium de très haut lignage, en maîtresse des bois interdits – elle cosigne le spectacle.

Vous avez dit bizarre? Quoi, Pascal Quignard, l'un des écrivains les plus raffinés et érudits de la littérature française, auteur célébré de *Tous les matins du monde* – dont Alain Corneau faisait un film au début des années 1990 –, Prix Goncourt pour *Les Ombres errantes*, céderait-il sur le tard à une tentation narcissique, celle de faire l'acteur?

Désir de scène

A vrai dire, ce désir est ancien. Il remonte à sa rencontre avec Carlotta Ikeda, cette immense artiste au corps si menu qui, sur les planches, vous initiait aux fleurs du mal; Carlotta Ikeda qui incarnait le buto, cette danse qui grandit dans le Japon des années 1960 comme une vague de pro-

testation contre l'occidentalisation de la patrie de Mishima. Pour elle, il écrit *Medea* en 2011. Pour elle aussi, il entre en lice, dans *Medea* justement. Ceux qui ont vu le spectacle en sont encore émus. Trois ans de tournée sont prévus à l'époque. Carlotta Ikeda décède en 2014.

Elle se juche sur la table du chartreux. De tout son corps, elle pépie, puis feule, puis fredonne comme le mainate, puis sanglote. Elle, c'est tous les oiseaux du monde

Pascal Quignard aurait pu privilégier une pente naturelle, celle d'une retraite ardente, au bord d'une rivière, là où il écrit. Mais il est revenu au théâtre pour Marie Vialle, qui a déjà joué plusieurs de ses textes – dont *Le Nom sur le bout de la langue*. Il a voulu habiter encore une fois cette crypte bienfaisante. «Enfant, je refusais de manger à la table familiale, raconte-t-il. Alors mes parents posaient mes repas dans une pièce obscure. Là, je mangeais.» Cette satisfaction inespérée, cette joie clandestine, il les a retrouvées avec Carlotta Ikeda, dit-il encore. Aujourd'hui, il poursuit le voyage.

La Rive dans le noir commence ainsi. Dans un halo, on distingue le crâne spirituel de Pascal Quignard penché sur une page. Sur la paroi, un hibou et un hibou grand-duc dessinés d'une main préhistorique, empruntés l'un à la grotte de Lascaux, l'autre à celle de Chauvet. Il se met au piano à présent: sous ses doigts remontent *Les Ombres errantes* de Couperin. Mais voici que survient Marie Vialle dans une robe d'or. Elle se juche sur la table du chartreux. De tout son corps, elle pépie, puis feule, puis fredonne comme le mainate, puis sanglote. Elle, c'est tous les oiseaux du monde. Ecoutez-la à présent. Elle raconte l'histoire d'un garçon abandonné dans les bois par sa mère avec un morceau de pita comme pitance. Il la fait goûter à son chat, qui meurt empoisonné. Affamé, l'enfant tombe sur une jument qui agonise en mettant bas. Il la découpe en morceaux qu'il cuit en brûlant des livres d'église.

Le bal des oiseaux

Cette histoire peut être lue comme une parabole: l'écrivain cherche une matière qui serait en deçà de la langue maternelle. Une musique primitive d'où procéderait une communion avec les airs et la terre. Passe soudain au-dessus de nos têtes un petit corbeau qui traverse l'immense salle. Il se pose sur les doigts de Pascal, puis file sur ceux de Marie. A un autre moment, une chouette effraie s'invite. *La Rive dans le noir* est la clairière rêvée d'un Pascal Quignard enfant et vieillard à la fois. Un oiseau passe. C'est la possibilité d'un chant. ■

Festival d'Avignon, jusqu'au 24 juillet; rens. www.festival-avignon.com/fr/



Pascal Quignard, le chant du hibou

L'auteur admiré des «Ombres errantes» et l'actrice Marie Vialle font parler le ciel et les oiseaux. Avec «La Rive dans le noir», ils signent un spectacle en forme de cérémonie, le moment le plus énigmatique de cette 70e édition du Festival d'Avignon

Le spectateur est parfois un hibou. Il se blottit dans un songe et hulule en son for intérieur. Dans la quiétude de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, l'écrivain Pascal Quignard et la comédienne Marie Vialle offrent la plus étrange des cérémonies de cette 70e édition du festival, un conte enfantin d'abord qui serait comme une clé, la possibilité d'un autre envol, plus musical que littéraire, plus animal que théâtral, plus harmonieux que raisonnable. Ce vol, Pascal Quignard l'a appelé *La Rive dans le noir, une performance de ténèbres*. C'est sa légende de l'origine qu'il mastique derrière une écritoire, l'origine d'un art, le sien, qui serait son arche de Noé. Cet envers du rideau, Marie Vialle le révèle en actrice-médium de très haut lignage, en maîtresse des bois interdits – elle cosigne le spectacle.

Vous avez dit bizarre? Quoi, Pascal Quignard, l'un des écrivains les plus raffinés et érudits de la littérature française, auteur célébré de *Tous les matins du monde* – dont Alain Corneau faisait un film au début des années 1990 – Prix Goncourt pour *Les ombres errantes*, céderait-il sur le tard à une tentation narcissique, celle de faire l'acteur?

Joie clandestine retrouvée

A vrai dire, ce désir est ancien. Il remonte à sa rencontre avec Carlotta Ikeda, cette immense artiste au corps si menu qui, sur les planches, vous initiait aux fleurs du mal; Carlotta Ikeda qui incarnait le butô, cette danse qui grandit dans le Japon des années 1960 comme une vague de protestation contre l'occidentalisation de la patrie de Mishima. Pour elle, il écrit *Medea* en 2011. Pour elle aussi, il entre en lice dans *Medea* justement. Ceux qui ont vu le spectacle en sont encore émus. Trois ans de tournée sont prévus à l'époque. Carlotta Ikeda décède en 2014.

Pascal Quignard aurait pu privilégier une pente naturelle, celle d'une retraite ardente, au bord d'une rivière, là où il écrit. Mais il est revenu au théâtre pour Marie Vialle qui a déjà joué plusieurs de ses textes – dont *Le Nom sur le bout de la langue*. Il a voulu habiter encore une fois cette crypte bienfaisante. «Enfant, je refusais de manger à la table familiale, raconte-t-il. Alors mes parents posaient mes repas dans une pièce obscure. Là, je mangeais.» Cette satisfaction inespérée, cette joie clandestine, il les a retrouvées avec Carlotta Ikeda, dit-il encore. Aujourd'hui, il poursuit le voyage.

Lire aussi: [Pascal Quignard critique la critique avec art](#)

Une musique primitive pour communier

La Rive dans le noir commence ainsi. Dans un halo, on distingue le crâne spirituel de Pascal Quignard penché sur une page. Sur la paroi, un hibou et un grand-duc dessinés d'une main préhistorique, empruntés l'un à la grotte de Lascaux, l'autre à celle de Chauvet. Il se met au piano à présent: sous ses doigts remontent *Les ombres errantes* de Couperin. Mais voici que survient Marie Vialle dans une robe d'or. Elle se juche sur la table du chartreux. De tout son corps, elle pépie, puis feule, puis fredonne comme le mainate, puis sanglote. Elle, c'est tous les oiseaux du monde. Ecoutez-la à présent. Elle raconte l'histoire d'un garçon abandonné dans les bois par sa mère avec un morceau de pita comme pitance. Il la fait goûter à son chat qui meurt empoisonné. Affamé, l'enfant tombe sur une jument qui agonise en mettant bas. Il la découpe en morceaux qu'il cuit en brûlant des livres d'église.